

PETITE COLLECTION « SCRIPPA BREVIA »

NAPOLEÓN BONAPARTE

Le Souper de Beaucaire

AVEC UNE NOTICE ET UN APPENDICE.

PAR

JOSE DE BÉRY'S



PARIS

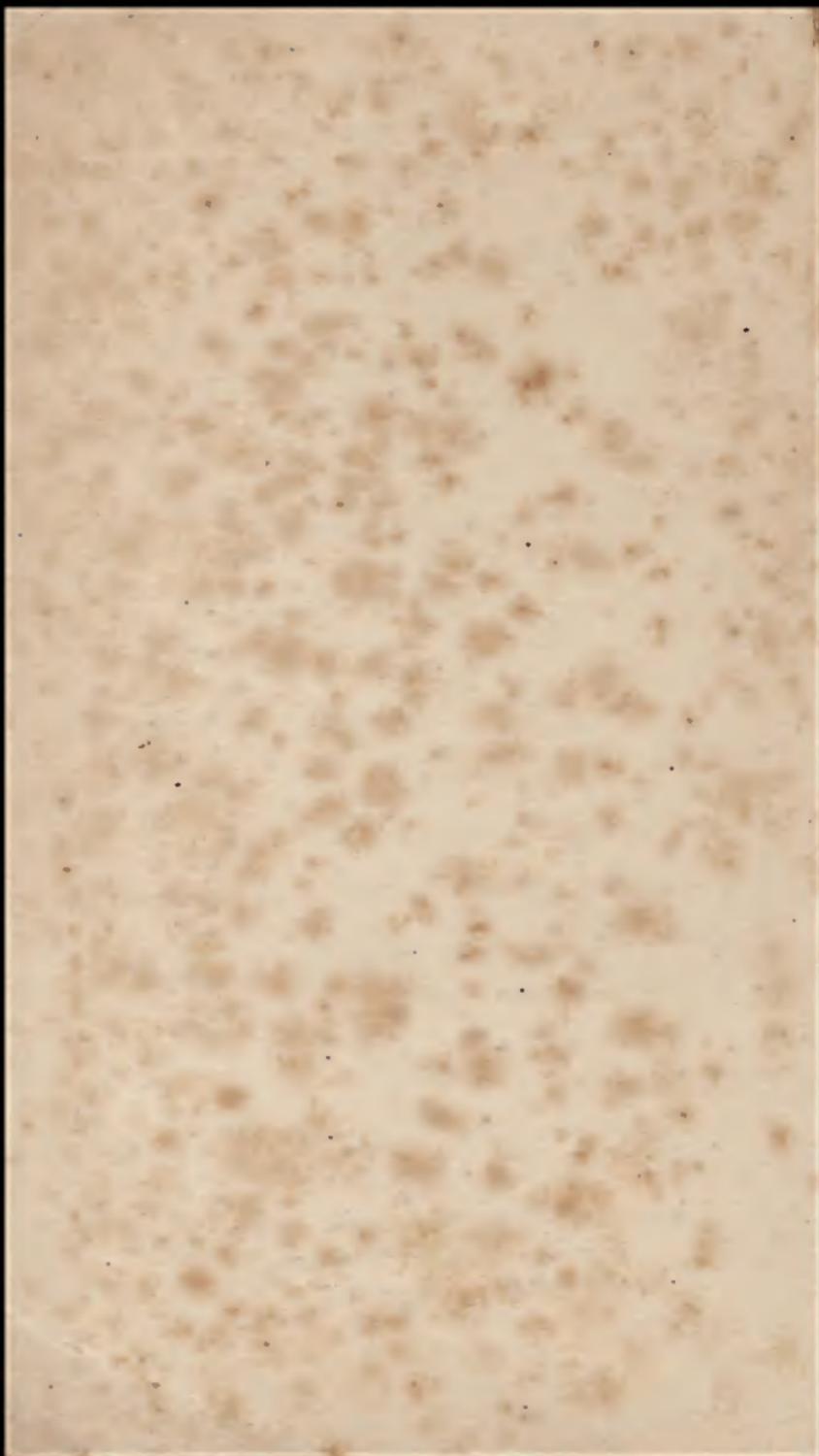
BIBLIOTHEQUE INTERNATIONALE D'EDITION

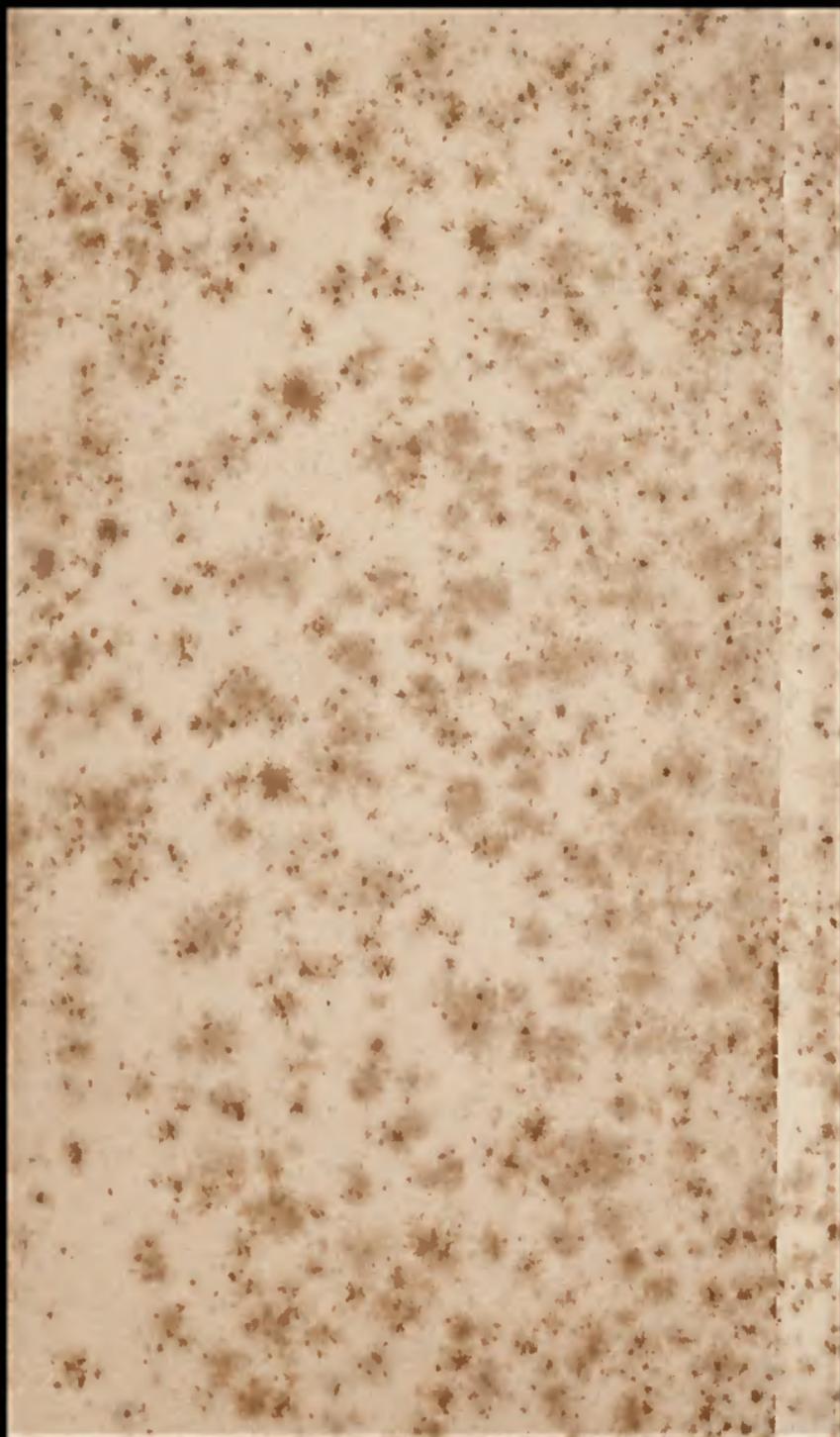
E. SANSOT et C^{ie}

7 -- Rue de l'Éperon -- 7

1908









LE SOUPER
DE BEAUCAIRE



—
TOUS DROITS RÉSERVÉS
—



PETITE COLLECTION « SCRIPTA BREVIA »

NAPOLÉON BONAPARTE

Le Souper de Beaucaire

AVEC UNE NOTICE ET UN APPENDICE

PAR

JOSÉ DE BÉRY'S

Americain Campot



PARIS

BIBLIOTHEQUE INTERNATIONALE D'ÉDITION

E. SANSOT et C^{ie}

7 — Rue de l'Eperon — 7

1908



*Il a été tiré de cet ouvrage dix
exemplaires sur Japon impérial numé-
rotés de 1 à 10 et vingt exemplaires sur
Hollande numérotés de 11 à 30.*

N°



NOTICE

Après les journées du 31 mai et du 2 juin 1793 qui virent la chute des Girondins et le triomphe de la Montagne, des soulèvements *fédéralistes* marquèrent dans plusieurs villes, notamment à Caen, Bordeaux, Toulouse, Montauban, Nîmes, Lyon et Marseille, l'indignation que causait à leurs partisans l'expulsion violente des députés Girondins. Parmi les proscrits, dont les plus notoires furent Buzot, Brissot, Guadet, Lanjuinais, Vergniaud, Gensonné, Pétion, Louvet, figurait aussi Barbaroux, député de Marseille. Ses compatriotes équipèrent aussitôt un corps de six mille hommes environ, qui devait s'unir aux forces du Jura et de



Lyon et tenter un effort vers Paris. Mais ils ne dépassèrent guère Pont-Saint-Esprit et la Basse-Durance. Arrivés à Orange à la fin de juillet, ils se retirèrent dans Avignon, menacés par le général de brigade Carteaux que la Convention envoyait contre eux.

Napoléon Bonaparte, capitaine au 4^e régiment d'artillerie depuis le 30 août 1792 (an IV de la liberté), participait à la répression des insurgés du midi. Il avait alors vingt-quatre ans ; il était encore le Bonaparte pâle, maigre, aux yeux vifs, dévoré d'une soif d'action, qu'ont à peine distraite jusqu'à ce jour la lecture passionnée de Plutarque, des travaux littéraires (*Histoire de la Corse*, et Discours primé à l'Académie de Lyon sur *Les Principes qu'il faut inculquer aux hommes pour les rendre aussi heureux que possible*) et, en dernier lieu, la campagne en Corse contre les partisans de Paoli, à laquelle il prend part énergiquement. Fidèle encore à son premier idéal révolutionnaire, celui qu'il a embrassé, doit-il avouer plus tard « parce qu'il était sous-lieutenant et sans fortune », on peut deviner en lui les qualités d'audace, d'énergie, de dé-



cision qui ne tarderont pas à le signaler aux maîtres du jour. Il a déjà prononcé, en réponse à une dame qui lui vantait la figure de Turenne, avec cette réserve qu'il n'aurait pas dû brûler le Palatinat, ce mot révélateur :

« Hé! qu'importe cet incendie, s'il était nécessaire à ses desseins! ».

Tel nous apparaît, brûlé par les premières ardeurs du désir d'action, le jeune capitaine attaché à l'artillerie de l'armée conventionnelle.

Celle-ci, avec le général Carteaux, pénètre dans Avignon le 26 juillet 1793 et la colonne de Bonaparte qui s'en était un instant séparée, pour un mouvement tournant, l'y rejoint le 27, et repart le lendemain 28 pour Tarasconouelle entre sans résistance, aux cris de « Vive la République! » Le 29 elle est à Beaucaire sans avoir à répandre le sang français.

La brochure *Le Souper de Beaucaire* dont nous avons cru intéressant de donner une réédition, est datée de ce jour là, 29 juillet 1793. Elle correspond à une conversation que Bonaparte aurait eue le soir même, à l'auberge où il soupa, avec des commerçants de Marseille, de Nîmes et de Montpellier. Mais



il ne la rédigea que quelques jours après, lorsque, au commencement du mois d'août, après avoir rejoint Carteaux à Saint-Martin de la Crau, il eut obtenu d'aller se reposer des fatigues de cette campagne au quartier général, à Avignon.

Lorsque la brochure fut écrite, le capitaine Bonaparte la soumit aux représentants du peuple Robespierre le jeune et Salicetti — son compatriote Corse — et grâce à leur amitié, *Le Souper de Beaucaire* fut publié aux frais du trésor national, par Marc Aurel, de Valence, imprimeur de l'armée du Midi, qui se trouvait alors à Avignon avec une imprimerie ambulante.

M. Charvet, dans le *Bulletin historique et archéologique de Vaucluse* (Avignon 1880), nous montre qu'il a paru à Avignon, à peu près à la même époque, deux éditions du *Souper de Beaucaire*. L'une, devenue à peu près introuvable, celle de Marc Aurel, tirée sur vingt pages et portant simplement pour titre *Le Souper de Beaucaire*; l'autre chez Sabin Tournal, imprimeur du *Courrier d'Avignon*, très rare



également, tirée sur une feuille in-8° avec le titre suivant

ÉGALITÉ . LIBERTÉ

Le Souper de Beaucaire

ou dialogue entre un militaire de l'armée de Carteaux, un Marseillais, un Nîmois et un fabricant de Montpellier, sur les événements qui sont arrivés dans le ci-devant Comtat à l'arrivée des Marseillais.

Paginé avec *Du fond de la Tombe, 18 mai 1793. An II de la République.*

Après ces deux éditions presque simultanées, la première réimpression du *Souper* parut en 1821, à Paris, chez Brasseur aîné, en une brochure de deux feuilles in-8°, précédée d'une introduction de Frédéric Royon.

La même année, l'éditeur C. L. F. Panekoueke, rue des Poitevins n° 14 à Paris, publiait les œuvres de Napoléon. Le *Souper* y figure, au tome II, et dans son avertissement, l'éditeur nous avise qu'un exemplaire du premier tirage fut recueilli chez Sabin Tournal, rédacteur et imprimeur du *Courrier d'Avignon*, par M. Loubet, secrétaire de feu M. Tournal, et que le fils de ce M. Lou-



bet en prit une copie dont on s'est servi pour l'édition de 1821.

Pourquoi les brochures tirées à Avignon en 1793 sont-elles devenues si rares que l'une d'elles atteignait récemment dans une vente un prix à coup sûr déraisonnable? Une lettre de Louis Bonaparte à l'imprimeur Aurel va nous donner sur ce point une indication précise et nous prouver que dès 1799, l'ambitieux général que l'an VIII verra premier Consul, en attendant micux, songe à faire disparaître de la circulation, dans la mesure du possible, cette preuve ingénue de son jeune enthousiasme républicain! Voici la lettre en question :

Paris, 4 germinal an VII.

Louis Bonaparte, aide de camp du général en chef de l'armée d'Orient, au citoyen Aurel, imprimeur-libraire à Avignon.

C'est chez vous, citoyen, qu'a été imprimée en 1793 une brochure ayant pour titre le *Souper de Beaucaire*. Si vous pouviez m'en envoyer plusieurs exemplaires, je vous en ferais passer aussitôt le prix.

Salut et fraternité.

LOUIS BONAPARTE.

Rue du Rocher n° 505, près la Barrière de Monceau.



Cette lettre — prudente d'ailleurs — n'est-elle pas très caractéristique? N'est-il pas clair qu'à ce moment, le petit capitaine d'artillerie de 1793 a derrière lui déjà deux campagnes glorieuses? Son regard aigu voit venir le destin et son ambition ne veut rien négliger.

Combien différent nous apparaît, en 1793, dans ce curieux *Souper de Beaucaire*, l'homme que demain le siège de Toulon va révéler tout à fait! Certes c'est bien une des premières fois qu'il abandonne le ton, emphatique un peu, du disciple de Rousseau, instinctivement porté aux phraséologies révolutionnaires; certes il adopte pour la première fois, ce style clair, précipité, incisif et sobre, qui est déjà d'un maître, et qui sera celui des ordres du jour et des proclamations à la Grande Armée. Mais du moins est-il permis de supposer que son langage si net de militaire, fidèle à la constitution et à l'idéal révolutionnaire, est encore sincère, lorsqu'il prône énergiquement l'unité française en opposition avec les menées fédéralistes : *Le centre d'unité est la convention, c'est le vrai souverain, surtout, lorsque le peuple se trouve par-*



tagé. La République qui donne la loi à l'Europe la recevra-t-elle de Marseille? C'est là ce qui fait l'intérêt puissant, et en quelque sorte dramatique de ces pages : dans l'histoire de l'âme de ce passionnant individu qu'est Bonaparte, elles marquent la fin ou plutôt la dernière manifestation d'un état : l'état de loyalisme et de scrupule. Elles expriment encore l'obéissance au devoir pur, la ligne droite suivie par l'officier qui ne connaît qu'une chose : la discipline, et la République, plus haute et plus belle que les Individus, parée de toutes les majestés de l'idée neuve.

Ce même homme, l'année suivante, soupçonné d'être l'ami des Robespierre et emprisonné le 22 thermidor écrira encore : *J'ai été un peu affecté de la catastrophe de Robespierre le jeune que j'aimais et que je croyais pur ; mais fût-il mon frère, je l'eusse poignardé moi-même s'il aspirait à la tyrannie.*

Cet empereur en puissance ne perd pas une occasion de manifester sa conviction révolutionnaire ! Amusant contraste !

J'ai dit le style nerveux, concis, un peu sec du *Souper de Beaucaire*. Il faut



signaler aussi la qualité judicieuse des remarques militaires : Bonaparte affirme avec une certitude qui s'étaie d'arguments précis. On sent dès maintenant l'acuité de vue du grand homme de guerre. Il prône la supériorité des troupes régulières sur les milices et les gardes nationales ; la plupart des faits qu'il prévoit, les événements qui suivent les vérifient : *Que fera votre armée si elle se concentre à Aix?* dit-il au Marseillais. *Elle est perdue : c'est un axiôme dans l'art militaire que celui qui reste dans ses retranchements est battu... et les murailles d'Aix ne valent pas le plus mauvais retranchement de campagne, surtout si l'on fait attention à leur étendue, aux maisons qui les environnent à la portée du pistolet.* Tout y est : ampleur de la prévision et minutie du détail. Et les faits viennent vérifier le dire du jeune capitaine, puisque les Marseillais, à la fin du mois d'août, s'étant retirés sur Aix, en sont délogés et sont obligés de regagner Marseille où Carteaux pénètre le 25 août, après les avoir mis en fuite le 24 aux gorges de Septèmes.

Au long de ces pages nerveuses, pas



de détentes, un raisonnement serré, appliqué, consciencieux ; parfois une ébauche d'intention ironique, mais alors c'est la plaisanterie acérée et grinçante de ceux qui ne savent parler que sérieusement.

Nous avons jugé intéressant de faire relire cette brochure parce qu'elle nous offre un aspect, un *moment* d'une des plus étranges figures qui sollicitent notre curiosité : c'est la période où le héros, pas encore libéré de son milieu, de sa foi sociale, de sa discipline, pas encore grisé par son étoile, se concentre, trépide et se cherche. Une étape de réflexion lucide, le calme d'un travail d'attente avant l'ivresse des hauts desseins.

JOSÉ DE BÉRY.S.



LE

Souper de Beaucaire

Je me trouvais à Beaucaire le dernier jour de la foire ; le hasard me fit avoir pour convives à souper, deux négociants marseillais, un Nimois et un fabricant de Montpellier. Après plusieurs moments employés à nous reconnaître, l'on sut que je venais d'Avignon et que j'étais militaire. Les esprits de mes convives qui



avaient été toute la semaine fixés sur le cours du négoce qui accroît les fortunes, l'étaient dans ce moment sur l'issue des événements présents, d'où en dépend la conservation ; ils cherchaient à connaître mon opinion, pour, en la comparant à la leur, pouvoir se rectifier et acquérir des probabilités sur l'avenir qui nous affectait différemment ; les Marseillais surtout paraissaient être moins pétulants : l'évacuation d'Avignon leur avait appris à douter de tout ; il ne leur restait qu'une grande sollicitude sur leur sort ; la confiance nous eut bientôt rendu babillards, et nous commençâmes un entretien à peu près en ces termes.



LE NÎMOIS

L'armée de Carteaux est-elle forte ? L'on dit qu'elle a perdu bien du monde à l'attaque ; mais s'il est vrai qu'elle ait été repoussée, pourquoi les Marseillais ont-ils évacué Avignon ?

LE MILITAIRE

L'armée était forte de 4,000 hommes lorsqu'elle a attaqué Avignon, elle est aujourd'hui à 6,000 hommes, elle sera avant quatre jours à 10,000 hommes ; elle a perdu cinq hommes et quatre blessés ; elle n'a point été repoussée, puisqu'elle n'a point fait une seule attaque en forme : elle a voltigé autour de la place, a cherché à forcer les portes en



y attachant des pétards , elle a tiré quelques coups de canon pour essayer la contenance de la garnison ; elle a dû ensuite se retirer dans son camp pour combiner son attaque pour la nuit suivante. Les Marseillais étaient trois mille six cents hommes ; ils avaient une artillerie plus nombreuse et de plus fort calibre, et cependant ils ont été contraints à repasser la Durance ; cela vous étonne beaucoup : mais c'est qu'il n'appartient qu'à des vieilles troupes de résister aux incertitudes d'un siège ; nous étions maîtres du Rhône, de Villeneuve et de la campagne, nous eussions intercepté toutes leurs communica-



tions. Ils ont dû évacuer la ville ; la cavalerie les a poursuivis dans leur retraite ; ils ont eu beaucoup de prisonniers et ont perdu deux pièces de canon.

LE MARSEILLAIS

Ce n'est pas là la relation que l'on nous a donnée ; je ne veux pas vous le contester, puisque vous étiez présent ; mais avouez que cela ne vous conduira à rien : notre armée est à Aix, trois bons généraux sont venus remplacer les premiers ; on lève à Marseille de nouveaux bataillons, nous avons un nouveau train d'artillerie, plusieurs pièces de 24 ; sous peu de jours nous serons dans le cas de reprendre Avignon,



ou du moins nous resterons maîtres de la Durance.

LE MILITAIRE

Voilà ce que l'on vous dit pour vous entraîner dans le précipice qui s'approfondit à chaque instant, et qui, peut être, engloutira la plus belle ville de France, celle qui a le plus mérité des patriotes ; mais l'on vous a dit que vous traverseriez la France, que vous donneriez le ton à la République, et vos premiers pas ont été des échecs ; l'on vous a dit qu'Avignon pouvait résister longtemps à 20,000 hommes, et une seule colonne de l'armée, sans artillerie de siège, dans vingt-quatre heures, en a été



maitresse ; l'on vous a dit que le Midi était levé, et vous vous êtes trouvés seuls ; l'on vous a dit que la cavalerie nîmoise allait écraser les Allobroges, et ceux-ci étaient déjà au Saint-Esprit et à Villeneuve ; l'on vous a dit que 4.000 Lyonnais étaient en marche pour vous secourir, et les Lyonnais négociaient leur accommodement ; reconnaissez-donc que l'on vous trompe, concevez l'impéritie de vos meneurs, et méfiez-vous de leurs calculs ; le plus dangereux conseiller, c'est l'amour-propre : vous êtes naturellement vifs, l'on vous conduit à votre perte par le même moyen qui a ruiné tant de peuples, en exaltant votre vanité ; vous avez



des richesses et une population considérables, l'on vous les exagère ; vous avez rendu des services éclatants à la liberté, l'on vous les rappelle, sans faire attention que le génie de la République était avec vous alors, au lieu qu'il vous abandonne aujourd'hui ; votre armée, dites-vous, est à Aix avec un grand train d'artillerie et de bons généraux ; eh bien, quoiqu'elle fasse, je vous assure qu'elle sera battue ; vous aviez 3,600 hommes, une bonne moitié s'est dispersée ; Marseille et quelques réfugiés du département peuvent vous offrir 4,000 hommes ; cela est beaucoup ; vous aurez donc 5 à 6,000 hommes, sans ensemble,



sans unité, sans être aguerris ; vous avez de bons généraux, je ne les connais pas ; je ne puis donc leur contester leur habileté. mais ils seront absorbés par les détails, ne seront pas secondés par les subalternes, ils ne pourront rien faire qui soutienne la réputation qu'ils pourraient s'être acquise, car il leur faudrait deux mois pour organiser passablement leur armée, et dans quatre jours Cardeaux sera au delà de la Durance, et avec quels soldats ! avec l'excellente troupe légère des Allobroges, le vieux régiment de Bourgogne, un bon régiment de cavalerie, le brave bataillon de la Côte-d'Or, qui a vu cent fois la victoire le précé-



der dans les combats, et six ou sept autres corps, tous de vieilles milices, encouragés par leurs succès aux frontières et sur votre armée ; vous avez des pièces de 24 et de 18, et vous vous croyez inexpugnables, vous suivez l'opinion vulgaire, mais les gens du métier vous diront, et une fatale expérience va vous le démontrer, que de bonnes pièces de 4 et de 8 font autant d'effet pour la guerre de campagne, et sont préférables sous bien des points de vue aux gros calibres ; vous avez des canoniers de nouvelle levée, et vos adversaires ont des artilleurs des régiments de ligne qui sont, dans leur art, les maîtres de



l'Europe. Que fera votre armée si elle se concentre à Aix ? Elle est perdue : c'est un axiôme dans l'art militaire, que celui qui restedans ses retranchements est battu : l'expérience et la théorie sont d'accord sur ce point. et les murailles d'Aix ne valent pas le plus mauvais retranchement de campagne, si l'on fait attention à leur étendue, aux maisons qui les environnent à la portée du pistolet. Soyez-donc bien sûrs que ce parti, qui vous semble le meilleur, est le plus mauvais ; comment pourrez-vous, d'ailleurs, approvisionner la ville en si peu de temps, de tout ce qu'elle aurait besoin ? Votre armée ira-t-elle à la rencontre



des ennemis, mais elle est moins nombreuse, mais son artillerie est moins propre pour la campagne, elle serait rompue, dès lors défaite sans ressource, car la cavalerie l'empêchera de se rallier ; attendez-vous donc à avoir la guerre dans le territoire de Marseille : un parti assez nombreux y tient pour la République ; ce sera le moment de l'effort ; la jonction se fera ; et cette ville, le centre du commerce du Levant, l'entrepôt du midi de l'Europe, est perdue.

Souvenez-vous de l'exemple récent de l'Isle (1), et des lois

(1) L'Isle, petite ville du département de Vaucluse, à quatre lieues à l'est d'Avignon, ayant résisté à l'armée de Carteaux, fut emportée de force, le 26 juillet 1793.



barbares de la guerre. Mais quel esprit de vertige s'est tout-à-coup emparé de votre peuple ?

Quel aveuglement fatal le conduit à sa perte ? Comment peut-il prétendre résister à la République entière ? Quand il obligerait cette armée à se replier sur Avignon, peut-il douter que, sous peu de jours, de nouveaux combattants ne viennent remplacer les premiers ? La République qui donne la loi à l'Europe, la recevra-t-elle de Marseille ?

Unis avec Bordeaux, Lyon, Montpellier, Nismes, Grenoble, le Jura, l'Eure, le Calvados, vous avez entrepris une révolution, vous aviez une probabilité de



succès, vos instigateurs pouvaient être mal intentionnés, mais vous aviez une masse imposante de forces ; au contraire, aujourd'hui que Lyon, Nismes, Montpellier, Bordeaux, le Jura, l'Eure, Grenoble, Caen ont reçu la Constitution, aujourd'hui qu'Avignon, Tarascon, Arles ont plié, avouez qu'il y a dans votre opiniâtreté de la folie ; c'est que vous êtes influencés par des personnes qui, n'ayant plus rien à ménager, vous entraînent dans leur ruine.

Votre armée sera composée de tout ce qu'il y aura de plus aisé, des riches de votre ville, car les sans-culottes pourraient trop facilement tourner contre



vous. Vous allez donc compromettre l'élite de votre jeunesse, accoutumée à tenir la balance commerciale de la Méditerranée, et à vous enrichir par leur économie et leur spéculation, contre de vieux soldats, cent fois teints du sang du furibond aristocrate ou du féroce Prussien.

Laissez les pays pauvres se battre jusqu'à la dernière extrémité : l'habitant du Vivarais, des Cévennes, de la Corse, s'expose sans crainte à l'issue d'un combat : s'il gagne, il a rempli son but ; s'il perd, il se trouve comme auparavant dans le cas de faire la paix et dans la même position...



Mais vous ! !... Perdez une bataille, et le fruit de mille ans de fatigues, de peines, d'économies, de bonheur, devient la proie du soldat.

Voilà cependant les risques que l'on vous fait courir avec autant d'inconsidération.

LE MARSEILLAIS

Vous allez vite et vous m'effrayez ; je conviens avec vous que la circonstance est critique, peut-être vraiment ne songe-t-on pas assez à la position où nous nous trouvons ; mais avouez que nous avons encore des ressources immenses à vous opposer.

Vous m'avez persuadé que



nous ne pourrions pas résister à Aix, votre observation du défaut de subsistance pour un siège de longue durée est peut-être sans réplique ; mais pensez-vous que toute la Provence peut voir longtemps de sang-froid le blocus d'Aix ? Elle se lèvera spontanément, et votre armée, cernée de tous côtés, se trouvera heureuse de repasser la Durance.

LE MILITAIRE

Que c'est mal connaître l'esprit des hommes et celui du moment ; partout il y a deux partis ; dès le moment que vous serez assiégés, le parti sectionnaire aura le dessous dans tou-



tes les campagnes ; l'exemple de Tarascon, d'Orgon, d'Arles, doit vous en convaincre : vingt dragons ont suffi pour rétablir les anciens administrateurs et mettre les autres en déroute. Désormais, tout grand mouvement en votre faveur est impossible dans votre département ; il pouvait avoir lieu lorsque l'armée était au-delà de la Durance, et que vous étiez entiers : à Toulon, les esprits sont très divisés, et les sectionnaires n'ont pas la même supériorité qu'à Marseille ; il faut donc qu'ils restent dans leur ville pour contenir leurs adversaires.

Quant au département des Basses-Alpes, vous savez que



presque la totalité a accepté la constitution.

LE MARSEILLAIS

Nous attaquerons Carteaux dans nos montagnes où sa cavalerie ne lui sera d'aucun secours.

LE MILITAIRE

Comme si une armée qui protège une ville était maîtresse du point d'attaque, d'ailleurs il est faux qu'il existe des montagnes assez difficiles auprès de Marseille, pour rendre nul l'effet de la cavalerie ; seulement vos oliviers sont assez rapides pour rendre plus embarrassant le service de l'artillerie et donner un grand avantage à vos ennemis, car c'est dans les pays cou-



pès que, par la vivacité des mouvements, l'exactitude du service, et la justesse de l'élévation des distances, le bon artilleur a de la supériorité.

LE MARSEILLAIS

Vous nous croyez donc sans ressources : serait-il possible qu'il fût dans la destinée de cette ville, qui résista aux Romains, qui conserva une partie de ses lois sous les despotes qui les ont suivis, qu'elle devint la proie de quelques brigands ? Quoi ! l'Allobroge chargé des dépouilles de l'Isle, ferait la loi dans Marseille ! Quoi ! Dubois de Crancé, Albitte, seraient sans contradicteurs ! Ces hommes



altérés de sang, que les malheurs des circonstances ont placés au timon des affaires, seraient les maîtres absolus ? Quelle triste perspective vous m'offrez. Nos propriétés, sous différents prétextes, seraient envahies ; à chaque instant nous serions victimes d'une soldatesque que le pillage réunit sous les mêmes drapeaux. Nos meilleurs citoyens seraient emprisonnés et périraient par le crime. Le club relèverait sa tête monstrueuse pour exécuter ses projets infernaux ! Rien de pis que cette horrible idée ; mieux vaut-il s'exposer à vaincre que d'être victime sans alternative.



LE MILITAIRE

Voilà ce que c'est que la guerre civile : l'on se déchire, l'on s'abhorre, l'on se tue sans se connaître... Les Allobroges... que croyez-vous que ce soit ? des Africains, des habitants de la Sibérie ? eh ! point du tout, ce sont vos compatriotes, des Provençaux, des Dauphinois, des Savoyards : on les croit barbares parce que leur nom est étranger. Si l'on appelait votre phalange, la phalange phocéenne, l'on pourrait accréditer sur son compte toute espèce de fable.

Il est vrai que vous m'avez rappelé un fait, c'est celui de



l'Isle, je ne le justifie pas. mais je l'explique.

Les l'slois ont tué le trompette qu'on leur avait envoyé ; ils ont résisté sans espérance de succès ; ils ont été pris d'assaut ; le soldat est entré au milieu du feu et des morts, il n'a plus été possible de le contenir : l'indignation a fait le reste. Ces soldats que vous appelez brigands, sont nos meilleures troupes, et nos bataillons les plus disciplinés, leur réputation est au-dessus de la calomnie.

Dubois - Crancé et Albitte, constants amis du peuple, n'ont jamais dévié de la ligne droite... Ils sont scélérats aux yeux des mauvais. Mais Condorcet, Bris-



sot, Barbaroux aussi étaient scélérats lorsqu'ils étaient purs ; l'apanage des bons sera d'être toujours mal famés chez le méchant. Il vous semble qu'ils ne gardent aucune mesure avec vous ; et au contraire ils vous traitent en enfants égarés..... Pensez-vous que, s'ils eussent voulu, Marseille eût retiré les marchandises qu'elle avait à Beaucaire ? Ils pouvaient les séquestrer jusqu'à l'issue de la guerre ! Ils ne l'ont pas voulu faire, et grâce à eux, vous pouvez retourner tranquillement chez vous.

Vous appelez Carteaux un assassin : eh bien ! sachez que ce général se donne les plus



grandes sollicitudes pour l'ordre et la discipline, témoin sa conduite au Saint-Esprit et à Avignon : l'on n'a pas pris une épingle. Il a fait emprisonner un sergent qui s'était permis d'arrêter un Marseillais de votre armée qui était resté dans une maison, parce qu'il avait violé l'asile du citoyen sans un ordre exprès. L'on a puni des Avignonnais qui s'étaient permis de désigner une maison comme aristocrate. L'on instruit le procès d'un soldat accusé de vol... Votre armée, au contraire, a tué, assassiné plus de trente personnes, a violé l'asile des familles, a rempli les prisons de citoyens sous le prétexte vague



qu'ils étaient des brigands. Ne vous effrayez point de l'armée, elle estime Marseille, parce qu'elle sait qu'aucune ville n'a tant fait de sacrifices à la chose publique ; vous avez dix-huit mille hommes à la frontière, et vous ne vous êtes point ménagés dans toutes les circonstances. Secouez le joug du petit nombre d'aristocrates qui vous conduisent, reprenez des principes plus sains et vous n'aurez pas de plus vrais amis que le soldat.

LE MARSEILLAIS

Ah ! vos soldats ont bien dégénéré de l'armée de 1789 ; elle ne voulut pas, cette armée, prendre les armes contre la na-



tion, les vôtres devraient imiter un si bel exemple et ne pas tourner leurs armes contre leurs concitoyens.

LE MILITAIRE

Avec ces principes, la Vendée aurait aujourd'hui planté le drapeau blanc sur les murs de la Bastille relevée, et le camp de Jalès dominerait à Marseille.

LE MARSEILLAIS

La Vendée veut un roi, veut une contre-révolution ; la guerre de la Vendée, du camp de Jalès est celle du fanatisme ; la nôtre au contraire, est celle des vrais républicains, amis des lois, de l'ordre, ennemis de l'anarchie et des scélérats. N'avons-nous



pas le drapeau tricolore ? Et quel intérêt aurions-nous à vouloir l'esclavage ?

LE MILITAIRE

Je sais bien que le peuple de Marseille est bien loin de celui de la Vendée en fait de contre-révolution. Le peuple de la Vendée est robuste et sain, celui de Marseille est faible et malade, il a besoin de miel pour avaler la pilule ; pour y établir la nouvelle doctrine, l'on a besoin de le tromper ; mais depuis quatre ans de révolution, après tant de trames, de complots, de conspirations, toute la perversité humaine s'est développée sous différents aspects, les hommes ont



perfectionné leur tact naturel ; cela est si vrai que, malgré la coalition départementale, malgré l'habileté des chefs, le grand nombre des ressorts de tous les ennemis de la révolution, — le peuple partout s'est réveillé au moment où on le croyait ensorcelé.

Vous avez, dites-vous, le drapeau tricolore ?

Paoli aussi l'arbora en Corse pour avoir le temps de tromper le peuple, d'écraser les vrais amis de la liberté, pour pouvoir entraîner ses compatriotes dans ses projets ambitieux et criminels ; il arbora le drapeau tricolore, et il fit tirer contre les bâtiments de la République, et il



fit chasser nos troupes des forteresses, et il désarma celles qui y étaient ; il fit des rassemblements pour chasser celles qui étaient dans l'île et il pilla les magasins en vendant à bas prix tout ce qu'il y avait, afin d'avoir de l'argent pour soutenir sa révolte, et il ravagea et confisqua les biens des familles les plus aisées, parce qu'elles étaient attachées à l'unité de la République, et il se fit nommer généralissime et il déclara ennemis de la patrie, tous ceux qui resteraient dans nos armées : il avait fait précédemment échouer l'expédition de Sardaigne ; et cependant il avait l'impudèur de se dire l'ami de la France et



bon républicain, et cependant il trompa la convention qui rapporta son décret de destitution ; il fit si bien enfin, que lorsqu'il a été démasqué, par ses propres lettres, trouvées à Calvi, il n'était plus temps, les flottes ennemies interceptaient toutes les communications.

Ce n'est plus aux paroles qu'il faut s'en tenir, il faut analyser les actions ; et avouez qu'en appréciant les vôtres, il est facile de vous démontrer contre-révolutionnaires.

Quel effet a produit dans la République le mouvement que vous avez fait ? Vous l'avez conduite près de sa ruine ; vous avez retardé les opérations de



nos armées ; je ne sais si vous êtes payés par l'Espagnol et l'Autrichien ; mais certes, ils ne pouvaient pas désirer de plus fortes diversions ; Que feriez-vous de plus si vous l'étiez ? Vos succès sont l'objet des sollicitudes de tous les aristocrates reconnus ; vous avez placé à la tête de vos sections et de vos armées, des aristocrates avoués, un Latourette, ci-devant colonel, un Soumise, ci-devant lieutenant-colonel du génie, qui ont abandonné leurs corps, au moment de la guerre, pour ne pas se battre pour la liberté des peuples.

Vos bataillons sont pleins de pareilles gens, et votre cause ne



serait pas la leur, si elle était celle de la République.

LE MARSEILLAIS

Mais Brissot, Barbaroux, Condorcet, Buzot, Vergniaux, sont-ils aussi aristocrates ? Qui a fondé la République ? qui a renversé le tyran ? qui a enfin soutenu la partie à l'époque périlleuse de la dernière campagne ?

LE MILITAIRE

Je ne cherche pas si vraiment ces hommes qui avaient bien mérité du peuple dans tant d'occasions, ont conspiré contre lui : Ce qu'il me suffit de savoir, c'est que la Montagne, par esprit public ou par esprit de parti, s'étant portée aux derniè-



res extrémités contre eux, les ayant décrétés, emprisonnés, je veux même vous le passer, les ayant calomniés, les Brissotins étaient perdus, sans une guerre civile qui les mit dans le cas de faire la loi à leurs ennemis.

C'est donc pour eux vraiment que votre guerre était inutile ; s'ils avaient mérité leur réputation première, ils auraient jeté leurs armes à l'aspect de la constitution, ils auraient sacrifié leurs intérêts au bien public ; mais il est plus facile de citer Decius que de l'imiter ; ils se sont aujourd'hui rendus coupables du plus grand de tous les crimes, ils ont par leur conduite justifié leur décret..... Le sang



qu'ils ont fait répandre a effacé les vrais services qu'ils avaient rendus.

LE FABRICANT DE MONTPELLIER

Vous avez envisagé la question sous le point de vue le plus favorable à ces messieurs ; car il paraît prouvé que les Brisso-tins étaient vraiment coupables ; mais coupables ou non, nous ne sommes plus dans des siècles où l'on se battait pour les personnes.

L'Angleterre a versé des torrents de sang pour les familles de Lancastre et d'Yorck, la France pour les Lorrains et les Bourbons ; serions-nous encore à ces temps de barbarie !!!



LE NIMOIS

Aussi, avons-nous abandonné les Marseillais dès que nous nous sommes aperçus qu'ils voulaient la contre-révolution et qu'ils se battaient pour des querelles particulières. Le masque est tombé dès qu'ils ont refusé de publier la constitution, nous avons alors pardonné quelques irrégularités à la Montagne. Nous avons oublié Rabaud et ses jérémiades pour ne voir que la République naissante, environnée de la plus monstrueuse des coalitions, qui menace de l'étouffer à son berceau, pour ne voir que la joie des aristocrates et l'Europe à vaincre.



LE MARSEILLAIS

Vous nous avez lâchement abandonnés, après nous avoir excités par des députations éphémères.

LE NIMOIS

Nous étions de bonne foi, et vous aviez le renard sous les aisselles ; nous voulions la République, nous avons dû accepter une constitution républicaine.

Vous étiez mécontents de la Montagne et de la journée du 31 mai, vous deviez donc encore accepter la constitution pour la renvoyer, et faire terminer sa mission.



LE MARSEILLAIS

Nous voulons aussi la République, mais nous voulons que notre constitution soit formée par des représentants libres dans leurs opérations ; nous voulons la liberté, mais nous voulons que ce soit des représentants que nous estimons qui nous la donnent ; nous ne voulons pas que notre constitution protège le pillage et l'anarchie. Notre première condition est : point de club, point d'assemblées primaires si fréquentes, respect aux propriétés.

LE FABRICANT DE MONTPELLIER

Il est palpable, pour qui veut réfléchir qu'une partie de Mar-



seille veut la contre-révolution ; l'on avoue vouloir la république, mais c'est un rideau que l'on rendrait tous les jours plus transparent ; l'on vous accoutumerait à voir la contre-révolution toute nue ; déjà le voile qui la couvrait n'était plus que de gaze, votre peuple était bon, mais avec le temps on aurait perverti la masse, sans le génie de la révolution qui veille sur elle.

Nos troupes ont bien mérité de la patrie, pour avoir pris les armes contre vous avec tant d'énergie, elles n'ont pas dû imiter l'armée de 1789, puisque vous n'êtes pas la nation. Le centre d'unité est la convention,



c'est le vrai souverain, surtout lorsque le peuple se trouve partagé.

Vous avez renversé toutes les lois, toutes les convenances. De quel droit destituez-vous votre département ? Était-ce à Marseille qu'on l'avait formé ? De quel droit le bataillon de votre ville parcourt-il les districts ? De quel droit vos gardes nationales prétendaient-elles entrer dans Avignon ? Le district de cette ville était le premier corps constitué, puisque le département était dissous. De quel droit prétendiez-vous entrer sur le territoire de la Drôme ? et pourquoi croyez-vous que ce département n'ait pas le droit



de requérir la force publique pour le défendre ? Vous avez donc confondu tous les droits, vous avez établi l'anarchie, et puisque vous prétendez justifier vos opérations par le droit de la force, vous êtes donc des brigands, des anarchistes ?

Vous avez établi un gouvernement populaire, Marseille seul l'a nommé ; il est contraire à toutes les lois, ce ne peut être qu'un tribunal de sang, puisque c'est le tribunal d'une faction ; vous avez soumis par la force, à ce tribunal, tout votre département. De quel droit ? Vous usurpez donc cette autorité que vous reprochez injustement à Paris ? Votre comité des sections



a reconnu des affiliations. Voilà donc une coalition pareille à celle des clubs contre qui vous vous récriez ; votre comité a exercé des actes d'administration sur des communes du Var ; voilà donc la division territoriale méconnue.

Vous avez, à Avignon, emprisonné sans mandat, sans décret, sans réquisition des corps administratifs ; vous avez violé l'asile des familles, méconnu la liberté individuelle ; vous avez, de sang-froid, assassiné sur les places publiques ; vous avez renouvelé les scènes dont vous avez exagéré l'horreur, et qui ont affligé l'origine de la révolution, sans informations, sans procès, sans



connaître les victimes, seulement sur la désignation de leurs ennemis ; vous les avez prises, arrachées à leurs enfants, traînées dans les rues, et les avez fait périr sous les coups de sabre ; l'on en compte jusqu'à trente que vous avez ainsi sacrifiées ; vous avez traîné la statue de la Liberté dans la boue ; vous l'avez exécutée publiquement ; elle a été l'objet des avanies de toute espèce d'une jeunesse effrénée ; vous l'avez lacérée à coups de sabre, vous ne sauriez le nier ; il était midi, plus de deux cents personnes des vôtres assistaient à cette profanation criminelle ; le cortège a traversé plusieurs



rues, est arrivé à la place de l'Horloge, etc., etc.

J'arrête mes réflexions et mon indignation.

Est-ce donc ainsi que vous voulez la République ? Vous avez retardé la marche de nos armées, en arrêtant les convois ; comment pouvoir se refuser à l'évidence de tant de faits, et vous épargner le titre des ennemis de la patrie ?

LE MILITAIRE

Il est de la dernière évidence que les Marseillais ont nui aux opérations de nos armées, et voulaient détruire la liberté ; mais ce n'est pas ce dont il s'agit ; la question est de savoir



s'ils peuvent espérer et quel parti
il leur reste à prendre ?

LE MARSEILLAIS

Nous avons moins de ressources que je ne pensais ; mais l'on est bien fort lorsqu'on est résolu à mourir, et nous le sommes plutôt que de reprendre le joug des hommes qui gouvernent l'Etat ; vous savez qu'un homme qui se noie s'accroche à toutes les branches, aussi, plutôt que de nous laisser égorger, nous.... Oui, nous avons tous pris part à cette nouvelle révolution ; nous nous ferions sacrifier par la vengeance. Il y a deux mois que l'on avait conspiré pour égorger 4,000 de nos meilleurs citoyens ;



jugez à quels excès on se porterait aujourd'hui.... On se ressouvient toujours de ce monstre qui était cependant un des principaux du club ; il fit lanterner un citoyen, pilla sa maison, et viola sa femme, après lui avoir fait boire un verre du sang de son époux.

LE MILITAIRE

Quelle horreur ! mais ce fait est-il vrai ? Je m'en méfie, car vous savez que l'on ne croit plus au viol aujourd'hui...

LE MARSEILLAIS

Oui, plutôt que de nous soumettre à de pareilles gens, nous nous porterons à la dernière extrémité, nous nous donnerons



aux ennemis, nous appellerons les Espagnols ; il n'y a point de peuple dont le caractère soit moins compatible avec le nôtre ; il n'y en a point de plus haïssable. Jugez donc par le sacrifice que nous ferons, de la méchanceté des hommes que nous craignons.

LE MILITAIRE

Vous donner aux Espagnols ! nous ne vous en donnerons pas le temps.

LE MARSEILLAIS

On les signale tous les jours devant nos ports.

LE NIMOIS

Pour voir lequel des fédérés de la Montagne tient pour la



République, cette menace seule me suffit; la Montagne a été un moment la plus faible, la commotion paraissait générale. A-t-elle cependant jamais parlé d'appeler les ennemis? Ne savez-vous pas que c'est un combat à mort que celui des patriotes et des despotes de l'Europe?

Si donc vous espérez des secours de leur part, c'est que vos meneurs ont de bonnes raisons pour en être accueillis; mais j'ai encore trop bonne opinion de votre peuple, pour croire que vous soyez les plus forts à Marseille, dans l'exécution d'un si lâche projet.



LE MILITAIRE

Pensez-vous que vous feriez un grand tort à la République et que votre menace soit bien effrayante ? Evaluons-là.

Les Espagnols n'ont point de troupes de débarquement, leurs vaisseaux ne peuvent pas entrer dans votre port : Si vous appelez les Espagnols, ça pourrait être utile à vos meneurs pour se sauver avec une partie de leur fortune ; mais l'indignation serait générale dans toute la République ; vous auriez 60.000 hommes sur les bras avant huit jours, les Espagnols emporteraient de Marseille ce qu'ils pourraient, et il en resterait encore assez pour enrichir les vainqueurs.



Si les Espagnols avaient 30 ou 40.000 hommes sur leur flotte, tout prêts à pouvoir débarquer, votre menace serait effrayante ; mais aujourd'hui elle n'est que ridicule, elle ne ferait que hâter votre ruine.

LE FABRICANT DE MONTPELLIER

Si vous étiez capables d'une telle bassesse, il ne faudrait pas laisser pierre sur pierre dans votre superbe cité, il faudrait que d'ici à un mois le voyageur, passant sur vos ruines, vous crût détruits depuis cent ans.

LE MILITAIRE

Croyez-moi, Marseillais, secouez le joug du petit nombre de scélérats qui vous conduisent



à la contre-révolution ; rétablissez vos autorités constituées ; acceptez la constitution ; rendez la liberté aux représentants ; qu'ils aillent à Paris intercéder pour vous ; vous avez été égarés, il n'est pas nouveau que le peuple le soit par un petit nombre de conspirateurs et d'intrigants ; de tout temps la facilité et l'ignorance de la multitude ont été la cause de la plupart des guerres civiles.

LE MARSEILLAIS

Eh ! monsieur, qui peut faire le bien à Marseille ? Seront-ce les réfugiés qui nous arrivent de tous les côtés du département ? Ils sont intéressés à agir



en désespérés. Seront-ceux qui nous gouvernent ? Ne sont-ils pas dans le même cas ? Sera-ce le peuple ! Une partie ne connaît pas sa position, elle est aveuglée et fanatisée ; l'autre partie est désarmée, suspectée, humiliée ; je vois donc avec une profonde affliction, des malheurs sans remède.

LE MILITAIRE

Vous voilà enfin raisonnable ; pourquoi une pareille révolution ne s'opérerait-elle pas sur un grand nombre de vos concitoyens qui sont trompés et de bonne foi ! Alors Albitte, qui ne peut que vouloir épargner le sang français, vous enverra



quelque homme loyal et habile ; l'on sera d'accord ; et sans s'arrêter un seul moment, l'armée ira sous les murs de Perpignan faire danser la Carmagnole à l'Espagnol enorgueilli de quelques succès, et Marseille sera toujours le centre de gravité de la liberté, ce sera seulement quelques feuillets qu'il faudra arracher à son histoire.

Cet heureux pronostic nous remit en humeur, le Marseillais nous paya de bon cœur plusieurs bouteilles de vin de Champagne, qui dissipèrent entièrement les soucis et les sollicitudes. Nous allâmes nous coucher à deux heures du matin, nous donnant



rendez-vous au déjeuner du lendemain, où le Marseillais avait encore bien des doutes à proposer, et moi bien des vérités intéressantes à lui apprendre.

29 Juillet 1793.



APPENDICE

1

Nous avons pu établir la bibliographie suivante du *Souper de Beaucaire* :

1793 — Première édition chez Sabin Tournal, imprimeur du *Courrier d'Avignon*, en une feuille in-8° avec le titre que nous reproduisons plus loin intégralement. Non signée. Sabin Tournal aurait conservé le manuscrit de l'auteur.

1793 — Presque au même moment, édition de Marc-Aurel, imprimeur de l'Armée, portant seulement pour titre *Le Souper de Beaucaire*, brochure de 20 pages au lieu de 16.



1821 — Réédition, précédée d'une Introduction par Frédérie Royou. A Paris, chez Terry, 1821, in-8° de 36 pages, 1 fr. 25.

1821 — Réédition chez l'imprimeur Brasseur aîné, à Paris, en une brochure de 2 feuilles in-8°.

1821 — Autre édition, chez Chaumecrot aîné, à Paris, in-8° de 64 pages. 1 fr.

1821 — *Le Souper de Beaucaire et Lettre à M. Matteo Buttafuoco* (Extraits du tome III des OEuvres de Napoléon), à Paris, chez Panckoucke, in-8° de 80 pages. 2 francs.

1821 — Aux « OEuvres de Napoléon ». Paris, chez Panckoucke, 1821-1822, 6 tomes en 5 volumes in-8°, avec portrait et 2 fac-simile. 30 francs (Quelques exemplaires de cette édition portent au frontispice le nom de Babeuf, qui en avait acquis une partie).

Citons encore la réimpression par le Bibliophile Jacob en 1840, par M. Jung, en 1879, au tome II° de *Bonaparte et son Temps*.



Enfin divers historiens, parmi lesquels M. Frédéric Masson et M. Tancrede Martel, ont introduit ce dialogue dans leurs œuvres d'érudition napoléonienne.

II

Nous avons eu la bonne fortune, pour nous guider en cette réédition d'avoir entre les mains, un rarissime exemplaire de l'édition originale de 1793, imprimée par Sabin Tournal. Cette pièce de collection appartient à M. Edouard Millaud, sénateur, ancien ministre, l'écrivain délicat des « *Petites Pages* », le bibliophile éclairé, qui a bien voulu nous la communiquer.

La précieuse brochure se trouve sous couverture de papier blanc-plomb, jauni du côté tranche et légèrement ébarbé. Dans le filigrane, une cloche ornée. Sur cette couverture, se lisent en caractères tracés au crayon de couleur, ces mots :

Le Souper de Beaucaire est LA.

L'écriture est certainement d'un bibliophile récent qui a voulu conjurer les chances de perte de la brochure.



Cette mince reliure renferme, en réalité, jointes par un fil cordé, 2 brochures :

1^o La première de seize pages, intitulée *Du fond de la tombe*, qui commence par ces mots :

Le 18 mai 1793, l'an II^e de la République.

Les ombres de Bedouin, Giraud, Rollant, Gazot et Rozier, citoyens de Salon, assassinés par Bazin, administrateur du département; Galibert, administrateur du département; Grimaud, juge au Tribunal du district de Marseille, Abeille et Isoard, députés du Club, commissaires envoyés à Salon par le département.

Aux braves Phocéens, les républicains de Marseille, Salut.

et se termine par ceux-ci :

Délibéré l'impression par la section 5 dans sa séance du matin. A Marseille, le 3 juin 1793, l'an second de la République.

L. BARBARROUX, président;

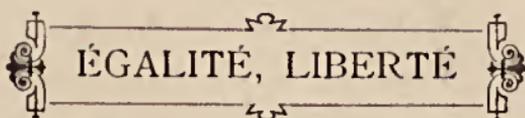
D'AGEVILLE, secrétaire.

C'est une virulente satire de politique locale, une sorte d'appel aux patriotes,



mais où les attaques personnelles sont plus nombreuses que les idées susceptibles de lui donner un intérêt historique.

2° La seconde brochure est le *Souper de Beaucaire*. Elle a seize pages comme la précédente : format in-8°. Par le papier et le caractère typographique elle semble sortir des mêmes presses. Le titre en est ainsi présenté :



**SOUPER
DE BEUCAIRE**

ou

DIALOGUE entre un militaire de l'armée de Carteaux, un Marseillois, un Nimois et un fabricant de Montpellier, sur les événements qui sont arrivés dans le ci-devant Comtat à l'arrivée des Marseillois.

Je.....

Le texte de cette édition est parsemé



de fautes d'orthographe ou d'impression, voire d'incorrections, causées sans nul doute par l'ignorance de l'ouvrier et la confection hâtive du travail. Par exemple, on y lit tantôt Dubois-de-Crancé ; tantôt Dubois-du-Crancé ; le renvoi en bas de page des syllabes qui commencent la page suivante est fait une seule fois à la page 8 ; sans parler d'innombrables coquilles.

Les pages 13, 14, 15 et 16 sont composées en caractères plus petits que les douze précédentes, ce qui indique bien le souci de ne pas dépasser le tirage prévu sur une feuille.

III

La *Nouvelle Biographie générale* Didot donne comme date de publication le mois d'août 1793. Barbier indique celle d'août 1792, mais c'est certainement une faute d'impression puisqu'il donne comme source de ses détails relatifs à l'impression du *Souper*, l'article Rapetti dans la Bibliographie Didot.



IV

La brochure a-t-elle été vraiment écrite par Bonaparte et le « Dialogue » en question eut-il lieu à Beaucaire ? Pour l'authenticité de l'opuscule, tout l'affirme et rien n'est moins contestable à l'heure actuelle. Mais plusieurs hypothèses sont permises quant à la réalité de cette conversation. Il nous semble très intéressant de produire sur ce point l'opinion émise dans *Napoléon Inconnu* (tome II, page 475) par l'éminent historien de l'Empereur, M. Frédéric Masson :

« Carteaux ayant fait son entrée à Avignon le 26, est rejoint le 27 par la colonne dont Bonaparte fait partie. Celle-ci repart le 28 pour Tarascon et est, le 29, à Beaucaire.

On présume que Napoléon marche avec cette colonne parce que la brochure qu'il va publier : *Le Souper de Beaucaire*, est, en l'édition Panckoucke, laquelle a servi de type à toutes les éditions ultérieures, datée du 29 juillet 1793, qu'on sait que Beaucaire a été occupée le 29, et qu'on présume que Napoléon a réellement pris part à la



conversation qu'il rapporte. Mais n'est-ce pas là surtout, et peut-être uniquement, un cadre ingénieusement choisi pour faire choquer les diverses opinions, mettre aux prises les interlocuteurs qui se peuvent rencontrer en une ville foraine telle que Beaucaire et selon la méthode platonicienne, obliger les adversaires à tirer eux-mêmes les conclusions de l'exposé des faits?

Ne peut-on penser que Bonaparte, ayant exposé le plan de son pamphlet aux Représentants et à Carteaux, resta à Avignon, pour l'écrire et le faire imprimer, d'abord chez Sabin Tournal, imprimeur du *Courrier d'Avignon*, puis chez Marc-Aurel, imprimeur de l'armée? Si l'on admet qu'il est venu à Tarascon et à Beaucaire, peut-on croire qu'il ait continué la campagne contre Marseille avec l'armée de Carteaux, et que ce ne soit qu'après la prise de Marseille qu'il soit revenu à Avignon pour faire imprimer sa brochure? Elle n'aurait eu alors aucune actualité, et les Représentants n'eussent point fait les frais d'une édition.

Il est bien plus vraisemblable que Napoléon, ayant reçu l'ordre, soit de



rester à Avignon, soit d'y retourner, de Beaucaire, pour organiser un parc de siège, ou simplement pour prendre enfin livraison des pièces et des munitions qu'il devait conduire à Nice, eut l'idée de cette brochure, la fit imprimer, l'adressa aux Représentants qui se trouvaient maintenant en nombre dans le Midi et parmi lesquels était Salicetti (1). On peut croire que Salicetti, en complète sympathie d'idées avec ses collègues Albitte, Escudier, Nioche, Ricord, Gasparin et Robespierre jeune, s'empressa de faire valoir l'œuvre de son compatriote et ami. »

V

Le Souper de Beaucaire a donné lieu aux commentaires et aux interprétations les plus erronées : La plus fantaisiste est sans nul doute celle de Sir Walter Scott au cinquième volume de son *Histoire de Napoléon Buonaparte*. Sir Walter Scott qui, sans doute, a cru écrire ce jour-là une page de roman, mentionne le *Souper* comme un dialogue entre Marat et un officier de l'armée!

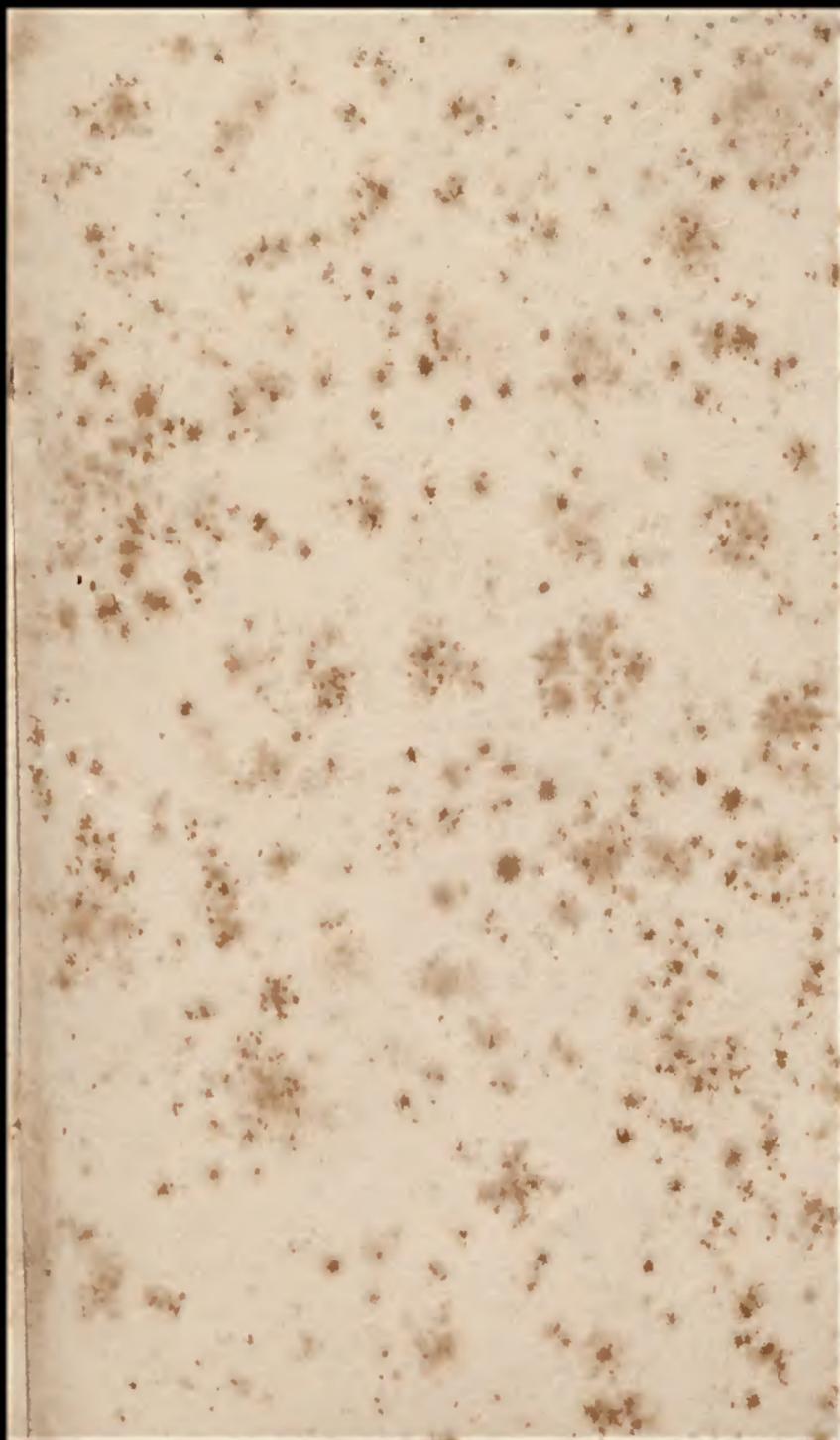


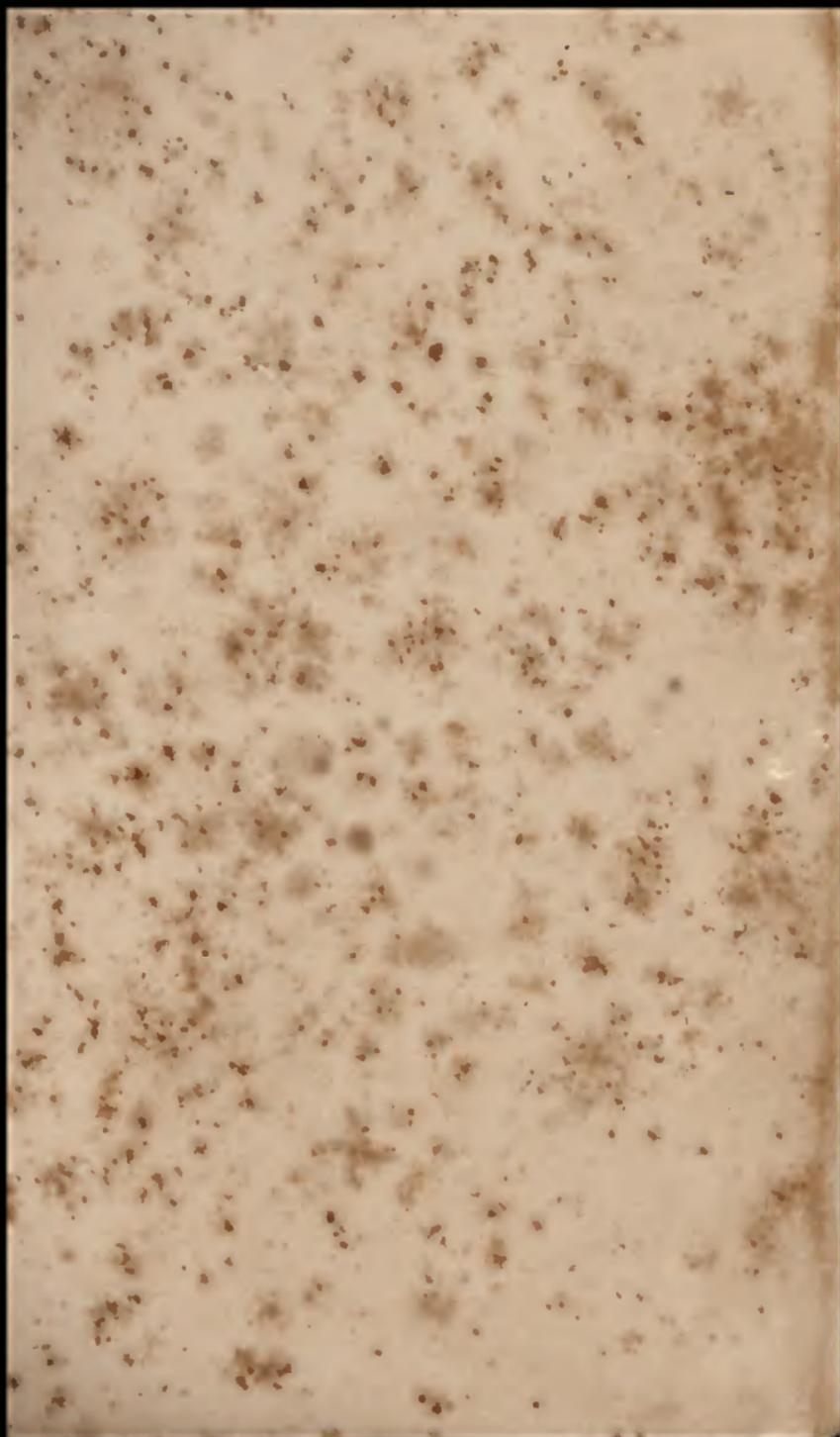
Il fait en outre allusion au soin jaloux avec lequel Napoléon, plus tard, fit disparaître les brochures subsistantes. Et il s'étonne qu'au *Mémorial de Sainte-Hélène*, Napoléon ait présenté cet écho de ses jeunes enthousiasmes comme un factum destiné à détourner de leur conduite les Girondins et les Royalistes.

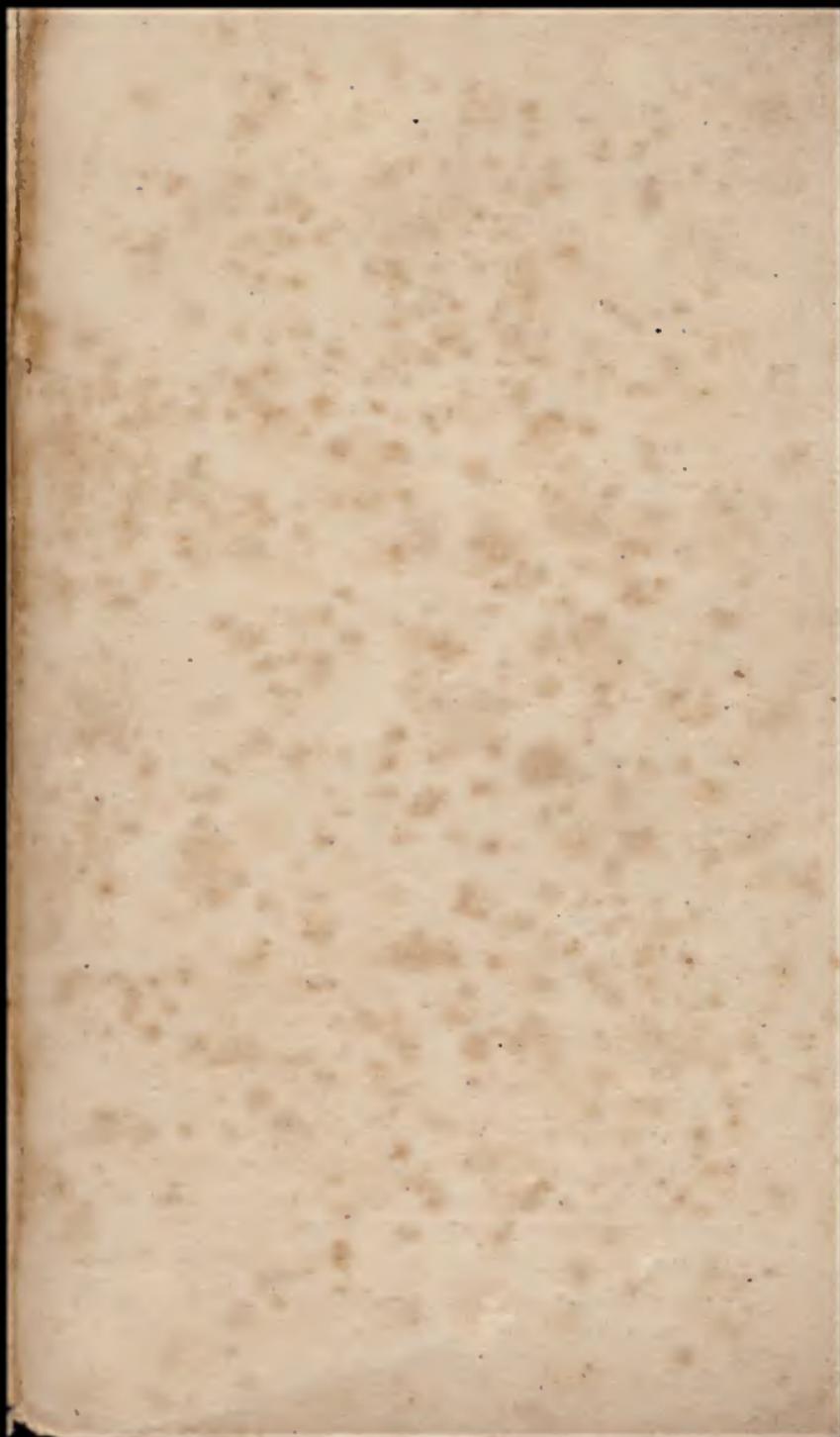
J. DE B.

(1) Vallon. Représentants en mission, II, 38.









LIBRAIRIE E. SANSOT et C^e EDITEURS
7, RUE DE L'ÉPÉE, PARIS

Collection in-12 Couronne à 1 fr. le volume

- MAURICE BARRÈS. *Huit jours chez M. Renan*. 1 vol.
— *Quelques Cadences* . . . 1 vol.
— *La Vieille assassinée* . . 1 vol.
— *De Hygal aux Cantines du Nord*
1 vol.
HENRY BORBEAUX. *Deux Méditations sur la Mort*.
1 vol.
HENRI BREMOND. *Le Charme d'Athènes* . . 1 vol.
GOMEZ GARRIBO. *Quelques félicités Ames d'ici et
d'ailleurs*. 1 vol.
P. DE BOUCHAUD. *Étapes Italiennes* 1 vol.
JEAN MOREAS. *Heures de Corse* 1 vol.
PÉLADAN.
— *La Clé de Rabelais* . . . 1 vol.
— *De Parajal à Don Quichotte*
1 vol.
M. BOULENGER. *La Querelle de l'Orthographe*
1 vol.
PR. LEBEGUE. *Aux fenêtres de France* . 1 vol.
MAURICE DE GUÉRIN. *Le Centaure*, avec une notice
par EDMOND PILON . . . 1 vol.
ÉLÉONORE DE GUÉRIN. *Reliques* avec une notice par
EDMOND PILON 1 vol.
SCENDEHAL. *Pensées et impressions*. . 1 vol.
ÉDOUARD KOD. *Reflets d'Amérique* . . . 1 vol.
JEAN MOREAS. *Paysages et sentiments* . 1 vol.
GEORGES GRAPPE. *Les Pierres d'Oxford* . . 1 vol.

ENVOI FRANCO CONTRE MANDAT OU TIMBRES-POSTES
ADRESSÉS A MM. SANSOT ET C^e, EDITEURS,
7, RUE DE L'ÉPÉE, PARIS.

